

Les ateliers pédagogiques

Le peuple adolescent

L'intitulé de ce chapitre est emprunté à un ouvrage de Michel Fize paru en 1994¹.

L'auteur pouvait écrire alors qu'il existe une vraie culture adolescente et celle-ci a su devenir universelle. Mettez deux ados de nationalité différente et maîtrisant avec difficulté la langue de l'autre, vous les verrez pourtant rapidement trouver des terrains d'entente. *La culture adolescente globale se compose de trois éléments* – précisait Michel Fize –. *Le premier est langagier. C'est une évidence de dire que l'adolescent ne parle pas comme un adulte. Il manie la langue avec une habileté extraordinaire et en fait un trait d'union générationnel. Le second relève de la présentation de soi. Etre adolescent, c'est s'habiller d'une certaine manière, avoir une apparence particulière. Tatouage et piercing sont ainsi une manière de donner de l'identité à son corps. Le troisième est l'élément ludique et en premier lieu, la musique. Il n'y a pas d'adolescent sans musique.*

Alors on dit l'adolescent "en crise" alors qu'une grande majorité est paisible. On les dit "tourmentés", parfois niais et seulement capables de sortir quelques sons... ce qu'ils ne sont pas plus.

En fait, nous adultes, manifestons plus notre désarroi car nous ne les comprenons plus ou ne parvenons plus à les contrôler.

L'ado fait de la provocation l'un de ses outils repère. Pourrait-il faire autrement, lui qui doit apprendre des espaces de liberté, doit pouvoir se situer face à l'adulte tout aussi étrange pour lui, qu'il l'est pour nous.

Il serait maladroit, dit-on alors pour l'excuser. L'est-il réellement ? Cette provocation serait à l'image du timide qui se fait clown. Est-il si timide et si démuné de parole ?

De fait, nos repères sont peut être devenus inadaptés. La puberté de plus en plus précoce des jeunes filles, l'âge de 15 ans et 3 mois qui fait qu'on ne relève plus au plan médical de la pédiatrie, cet entre-deux situé de l'âge de 10 à 13 ans et que l'on nomme "pré-adolescence" à défaut de savoir mieux caractériser cet âge. Et quelle curieuse règle qui fait qu'à 17 ans et 11 mois on relève de la convention internationale des droits de l'enfant ? Les âges sont une construction sociale mais sans grand fondement scientifique.

Les chroniques qui suivent n'excusent rien : ni l'impolitesse, ni la provocation et encore moins le manque de respect.

Elles invitent simplement à comprendre, à ne pas placer l'affectif avant la raison, à ne pas fixer une limite de l'intolérable trop tôt.

Apprendre à dire non aux adolescents

Faut-il avoir peur des jeunes ?

L'injure est un projectile verbal

« crise de l'adolescence » ou trouble des conduites

Les adolescentes ne sont pas des grandes personnes

1 – Michel Fize – ESF éditeur - 1999

Apprendre à dire non aux adolescents

Parmi les repères éducatifs transmis à nos enfants, les interdits figurent en bonne place. Pourtant ils ne sont pas faciles à manier. Et ne croyez pas que l'ado est seul en cause.

Ne poser aucun interdit, c'est revenir à cette phrase d'Edwige Antier, pédopsychiatre qui animait une chronique sur France Inter au début des années 2000 : « un enfant qui ne tient pas en place est un enfant qui ne sait pas où est sa place ».

En finir avec l'adolescent copain

En finir avec l'adolescent copain et le couple mère-fille

Pour D. Marcelli¹, pédopsychiatre, « à une époque ou quasiment un couple sur deux se sépare, l'indissolubilité du lien conjugal a été remplacé par celle du lien de filiation ».

Les adultes sont dans la séduction. Ils ont peur du désamour de leur enfant et répugnent à leur déplaisir.

La relation mère-fille est peut être la plus caractéristique. Alors qu'il y avait une vingtaine d'années, la jeune fille qui se mariait devenant mère et semblait perdre sa place dans la sexualité et le désir, aujourd'hui nous changeons complètement de relation. Mère et fille peuvent être en compétition de séduction. L'une, la fille, peut être prescriptrice de l'autre. A l'inverse la fille peut aussi vouloir prendre les affaires de sa mère non pas dans une crise œdipienne mais bien pour entrer dans un monde sexué ou elle va s'affirmer comme une presque-femme.

La naissance d'un idéal de féminité autour de la jeune fille y est pour quelque chose. Et de nombreux films ces dix dernières années mettent parfaitement en scène cette nouvelle forme de compétition, de « l'année des méduses » à « Lol ».

La complicité père-fils et aujourd'hui de plus en plus père-fille n'est pas non plus une réponse adéquate à la création de repères.

Un de mes collègues me rapportait récemment cette anecdote : se promenant et jouant avec son fils de 11 ans, il fut surpris de l'entendre dire « *Mais Papa, tu me parles comme à un copain* ». Au début il prit cela comme un compliment, pour quelques années plus tard comprendre qu'il s'agissait d'un grief.

L'adolescent est en quête d'indépendance

En quête d'indépendance mais aussi de repères.

Pour reprendre l'exemple de la relation mère-fille, la fille a besoin de se démarquer de sa mère pour acquérir sa féminité, son jardin secret. Or comment trouver son identité lorsque vous partagez les vêtements de votre mère, faites les mêmes boutiques et pouvez acheter l'une comme l'autre des vêtements ou chaussures dans ce même magasin ?

L'adolescent va chercher à s'affronter. Il le fera avec les mots et les attitudes d'un adolescent.

Le fait que votre ado cherche à détruire parfois violemment les digues que vous avez patiemment construites pour lui, ne doit pas démotiver.

Cet affrontement à la règle et à vous-même est somme toute normal.

D'abord pour s'apercevoir qu'elle existe, qu'elle est solide et justifiée.

Ensuite pour construire à partir d'elle son propre espace de liberté.

Les repères sont de petites graines que l'on sème pour l'avenir.

Il a donc besoin que son parent soit un repère solide. S'il ne l'est pas, il le lui fera ressentir. Et c'est peut être là un paradoxe pour nombre de parents. L'adolescent peut entrer en opposition parce

¹ Daniel Marcelli est professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à la faculté de médecine et chef du service de psychiatrie infanto-juvénile du CHU de Poitiers.

qu'il n'a pas de repère précis, parce tout change constamment : tantôt c'est possible, tantôt ça ne l'est pas et surtout, il ressent qu'avec un peu de pression il peut faire tomber la règle.

Si votre adolescent arrive en retard à table, s'il refuse de manger, de se tenir bien... c'est parfois une façon de faire de la résistance passive pour marquer son désarroi face à des limites fluctuantes. Il sait qu'à cet instant il se met en danger et que « cela peut partir » à tout moment. Pourtant il va maintenir son attitude pour marquer avec son attitude à lui son désarroi.

Savoir dire non aux adolescents

Savoir dire non aux adolescents et savoir poser des limites.

On ne peut pas apprendre le non aux adolescents comme on le faisait avec un bébé de 24 mois. Mais il y a néanmoins dans notre expérience de père ou de mère des trucs à recycler.

Etre cohérent dans l'expression des règles

- Poser une règle un jour pour l'oublier le lendemain est le plus sûr moyen d'insister sur le fait qu'il ne s'agissait donc pas d'une règle mais d'une tolérance et qu'il est donc possible de la transgresser.
Comment en effet se fier à un phare qui bougerait tout le temps ?

Les autorisations doivent être plus nombreuses que les Interdits

- N'hésitez pas en tant qu'adulte à regarder le fléau de la balance. Le principe est de bon sens. Pourtant il n'est pas toujours appliqué. Les parents pensant alors que les autorisations sont claires et n'ont pas besoin d'être réaffirmées. Ce qui est un tort. Dire à un adolescent qu'on lui fait confiance et que pour cette raison, il peut le faire évite d'une part qu'il se pose la question s'il est ou non dans la transgression, d'autre part qu'il développe un registre de stratégies devant lui permettre d'obtenir cette autorisation : de la séduction à la victimisation, enfin et surtout, cela le fait grandir.

Obéir, c'est avoir confiance

- Si j'obéis c'est que je sais que c'est bien pour moi. Cela peut être la confiance que va me manifester en retour mon père ou ma mère.

Si moi adulte, je dis non, c'est non !

- Je dis non calmement. Si l'enfant ou l'adolescent persiste je réitère le non de façon ferme. Attention toutefois à la capacité de séduction de l'adolescent, ou encore à sa capacité presque innée à se déclarer victime.

Poser une règle, cela ne signifie pas ensuite s'imposer une vie monastique

- On peut avoir institué un rituel ou des règles et ne pas à certains moments les respecter. Il faut alors l'expliquer sans chercher à justifier. Papa et maman on le droit d'être fatigué et de ne pas souhaiter réaliser un rituel du soir.

Pas de surprotection en éliminant tous les obstacles

- En présence d'un bébé, vous organiserez sa mise en sécurité. C'est ainsi que vous prendrez soin de placer des caches sur les prises électriques. Mais il n'est pas nécessaire de retirer tout le mobilier du salon si bébé s'y amuse.

Pour l'adolescent, c'est un peu la même chose. Ce n'est pas parce que vous allez brider un scooter à 40 ou 50 km/heure que vous éliminerez le danger. Il est préférable que l'adolescent intériorise et fait sienne la règle.

Certains parents cherchent à éviter toute contrariété soit pour avoir la paix, soit par conviction naïve qu'il doit pouvoir s'épanouir et jouir de la vie. Ils mensualisent le versement de l'argent de poche au point de faire ressentir ce paiement comme un droit ou pire comme un dû.

Il faut savoir frustrer un adolescent

Qui aime bien, frustre bien. Il faut apprendre à l'enfant comme à l'adolescent la frustration. Elle permet de se confronter à la réalité avec ses bons et ses mauvais côtés. Il a consommé tout son forfait téléphonique. C'est le drame et bien, qu'il vive son drame. L'apprentissage de la frustration c'est apprendre à devenir réaliste.

Alors oui ! Comme il y a souvent chez l'adolescent une régression dans sa communication avec ses parents et les adultes en général, cela va se traduire par des claquements de porte, des piques méchantes, des jugements en apparence définitifs mêlant victimisation (« vous ne m'aimez pas ») et provocations (« vous êtes des vieux ... »).

Mais l'adolescent a été porté en égalité d'être avec l'adulte parce qu'il est devenu consommateur, parce que des émissions ou journaux s'adressent uniquement à lui, parce qu'il existe désormais des identités claires d'adolescents. Aussi se positionne-t-il au niveau de l'adulte, argumente, se dispute, provoque au besoin. Ce qui n'était pas le cas il y a vingt ou trente ans.

Il conçoit, comme pouvait le faire l'enfant de 6/7 ans que certains interdits sont justes (ne pas voler, ne pas frapper un autre enfant, mettre un imperméable s'il pleut), mais pour d'autres il va devoir concevoir leur légitimité. C'est à cet instant que doit pouvoir s'établir une relation d'écoute réciproque dans laquelle l'un, l'adulte, exprime la règle, la limite ou l'interdit et l'autre, l'adolescent doit pouvoir s'exprimer, tenter éventuellement d'obtenir un aménagement.

Si vous précisez à votre fils ou votre fille de 13 ans, qu'il ou elle doit rentrer impérativement à 22h00, votre ado respectera vraisemblablement la règle à quelques dizaines de minutes près. Si vous expliquez cette règle, celle-ci sera vraisemblablement suivie car comprise. Les tentatives d'aménagement formulées par votre enfant seront par contre légitimes. Si vous les acceptez, ne donnez pas le sentiment que la règle est mise de côté. Elle doit demeurer mais dans une circonstance précise, vous acceptez un aménagement.

Il faut inventer de nouvelles manières de dire non et par exemple savoir mettre une limite en expliquant le pourquoi.

Tout comme il ne faut pas craindre le rapport de force. L'affrontement avec l'adolescent n'est pas destructeur. Nous pourrions même dire qu'il est normal dès lors que l'adolescent s'affirme dans cette égalité d'être que nous soulignons.

Imposer des limites n'est pas évident. C'est inscrit nulle part. Il faut donc en amont travailler sur des valeurs à transmettre. Aucun parent n'a été formé à ce métier donc chacun doit se référer à son propre système de valeurs en veillant toutefois à rester dans l'époque actuelle.

Claude Halmos² écrivait : la maltraitance d'aujourd'hui n'est pas la fessée mais le manque d'éducation.

Pour conclure et terminer cette intervention : si vous doutez encore, posez deux questions à l'adolescent que vous avez été : « qu'est-ce qui m'a permis de grandir ? » et « qu'est-ce qui m'a le plus manqué ? »

² Claude Halmos est une psychanalyste qui intervient dans le courant de pensée de Françoise Dolto. Elle participe depuis plusieurs années à différentes émissions de radio et de télévision.

Faut-il avoir peur des jeunes ?

Et bien non !

Voici des extraits d'une conférence et d'échanges avec les participants.

A partir de quelle date s'est-on intéressé aux comportements à risque des adolescents ?

Les études sont relativement récentes. Marie Choquet³ a procédé à un recensement de ces enquêtes pour n'en découvrir que très peu.

La première étude nationale (avec un échantillon représentatif de 12 000 jeunes âgés de 11 à 19 ans) date seulement de 1993. Elle portait sur la consommation de tabac, d'alcool et de drogue, mais aussi sur la tentative de suicide, la dépression, la violence, les troubles de conduites alimentaires. Elle donnait une photographie de l'adolescent ordinaire. Puis les études se sont intégrées dans un dispositif européen, l'enquête Espad (European Survey Project on Alcohol and Other Drugs), réalisée tous les quatre ans.

On a donc peu de recul sur les comportements à risque des adolescents. Mais surtout, certains comportements à risque telle la dépression ou le suicide sont fortement sous-estimés.

Finalement, c'est le champ de la psychiatrie et la pédopsychiatrie qui a investi ces questionnements.

Ne disposant pas d'études sur une période longue, il n'est pas possible d'affirmer que les ados boivent plus, se droguent plus...

En fait les comportements à risque évoluent. La tabagie et l'alcoolisation ont diminué sur vingt ans alors que l'utilisation de cannabis et ecstasy ont progressé. Mais également des comportements extrêmes tel le suicide ou les équivalents suicidaires. Cela dépend de l'évolution des sociétés. Avec comme conséquence le sentiment qu'ils sont nouveaux et que tout s'aggrave.

La question de la violence pose les mêmes questions. Nous ne disposons pas de bases de comparaison. Les enquêtes les plus sérieuses datent des années 2000.

Pourquoi parler d'enquêtes sérieuses ? Tout simplement, parce que l'on a souvent été tenté de minorer les données obtenues. Et cette décision n'est pas le fait du pouvoir politique. Les chercheurs eux-mêmes ne croyaient pas aux résultats de leurs enquêtes.

C'était particulièrement vrai dans le cas des violences sexuelles sur les filles, ou encore sur l'accueil d'adolescents en milieu hospitalier après une tentative de suicide.

Une réalité cependant : il y a une précocité dans certains types de comportements

Dans le cas de l'utilisation de drogue ou ecstasy, la plupart des adolescents savent où et comment s'en procurer.

La puberté venant plus tôt, notamment chez les filles, les rapports sexuels ont lieu également plus tôt.

Rappelons que la première cause de mortalité chez les adolescents de 15 / 16 ans, c'est l'accident de scooter et la seconde cause est le suicide.

Cette précocité se traduit aussi par le fait que des comportements attribués jusqu'à présent aux garçons deviennent aussi fréquents chez les filles. On évoque des bandes de filles ultra-violentes, mais nous pourrions aussi parler de l'entrée dans la sexualité.

Les filles sont plus dans le mal-être corporel, les inquiétudes, l'angoisse, mais on parle beaucoup moins de ces troubles-là. Elles se font du mal à elles-mêmes, les garçons à autrui ou aux règles établies.

Marie Choquet notait ainsi dans un article publié dans le Journal Le Monde : « la difficile prise en compte des idées suicidaires chez les jeunes » - janvier 2005 que les idées suicidaires sont trop souvent banalisées parce que considérées comme « normales » à l'adolescence.

Marie Choquet : « *l'âge du risque, c'est le collège. Il est inconscient de laisser un appartement avec bar grand ouvert pour une fête ou un anniversaire à 14 ans. On pousse ainsi à la précocité et on oublie qu'elle va de pair avec le risque* »

³ Marie Choquet est psychologue et directrice de recherche à l'hôpital Cochin – Maison des adolescents. Elle est l'auteure de nombreuses enquêtes et actes de recherche sur les comportements des adolescents.

Cette précocité ne justifie-t-elle pas l'incompréhension des adultes ?

Pour reprendre le propos de Marie Choquet, la période à risque est celle du collège. L'adulte-parent est paradoxal : il se satisfait de cette précocité mais oublie d'une part qu'elle est un facteur de risque, et d'autre part que l'on demande trop à un préadolescent. On veut qu'ils soient très vite conscients de tout, très vite responsables et autonomes. Or on a oublié de les accompagner davantage entre 12 et 18 ans, car le monde dans lequel ils vont vivre est de plus en plus complexe.

Il faut donc renforcer davantage la protection.

Y a-t-il une fabrication d'une image négative du jeune ?

La capacité d'indignation est sur ce plan assez formidable.

Sans que l'on sache qui alimente l'autre, les médias et le monde politique s'indignent vite. On s'indigne des jeux dangereux, on s'indigne des raves partielles, des jeunes qui « zonent », d'excès d'alcool lors de soirées...

Et ce sont les jeunes qui récupèrent cette image négative d'eux-mêmes.

Il existe un décalage important entre ce dont on parle – et qui accuse toujours les adolescents – et la vraie vie.

On cherche le bouc émissaire des problèmes de la société, on a trouvé les jeunes et leurs parents, et on n'en démord pas. On a aussi renoncé à éduquer sur ce sujet. Le seul outil, c'est la répression. Désormais, on parle beaucoup de la violence, mais on fait peu pour la prévenir, sauf à mettre des caméras de surveillance. Or, on ne travaille pas sur la racine de la violence avec des caméras.

On ne parle que de ce qui inquiète la société, sans pointer ce qui peut être à l'origine de la souffrance des adolescents. Comme si la répression allait diminuer les phénomènes en tant que tels... Les études montrent bien que les gosses très violents ont souvent subi eux-mêmes des violences. L'écoute est un premier acte avant d'agir. La compréhension n'est pas indépendante de la punition.

Quelles pourraient être les pistes pour réduire les comportements à risque ?

L'une des pistes est celle mentionnée ci-dessus : il ne faut pas penser qu'un pré-ado de 12/13 ans sait se mettre en protection et faire la part des choses. Cela est aussi vrai face à l'alcool ou l'invitation à consommer des drogues que face à la violence véhiculée à la télévision, la « marchandisation » du corps de la femme.

Est-ce en informant sur les dangers que l'on va prévenir les comportements ? Toutes les études prouvent que la réponse est non. La question est de savoir comment diminuer l'envie, faire en sorte que les jeunes soient mieux dans leur peau et qu'ils n'aient pas besoin de fumer, de boire ou de se droguer pour être bien. Mais les adultes montrent tout à fait le contraire ! Alors pourquoi les jeunes seraient-ils une exception par rapport à la société ?

Malheureusement, on ne fait pas du tout la différence. Sur la consommation d'alcool, par exemple, on a complètement perdu la mesure. Entre consommer un peu, consommer beaucoup, consommer pour s'enivrer occasionnellement ou tout le temps, on ne fait plus la part des choses. Est-ce que chaque ivresse est pathologique ? Il faut distinguer la consommation festive, qui peut avoir une valeur de lien social, de celle qui est excessive et répétée... La différence réside dans le contexte de vie des jeunes. Lorsque le jeune a besoin d'une forte dose d'alcool pour exprimer son malaise familial, scolaire ou personnel, il y a danger... pas seulement de coma éthylique, mais aussi de tentative de suicide, d'échec scolaire...

On devrait aussi s'occuper du lien entre sport et alcool. On nous montre largement des victoires arrosées et, en même temps, on interdit les apéros géants ; franchement, je ne comprends pas. Finalement, cette angoisse est très liée au fait que cela échappe aux adultes. Cela rejoint la peur de la jeunesse et le besoin d'avoir le contrôle sur elle.

Quand la famille va, le jeune va bien...

C'est certain. Deux facteurs sont déterminants : être bien dans sa famille et être bien à l'école. Le niveau social en soi n'est pas un facteur de risque. L'erreur fondamentale a été de penser que ceux qui allaient mal étaient les pauvres ; à force, on a oublié les jeunes de la classe moyenne. Une politique de la jeunesse devrait porter l'ensemble des jeunes. Je m'insurge contre le misérabilisme. *« Ce qui me choque le plus, c'est que l'on a construit une image du jeune qui fait peur aux adultes. Il y a une vraie dévalorisation des adolescents, ainsi que de leurs parents ».* (Marie Choquet)

L'injure : ce projectile verbal

L'injure est l'archétype de la violence verbale. Il s'agit d'un projectile verbal : parfois c'est un jeu, parfois il tue.

C'est ainsi l'histoire de Phoebe, une adolescente américaine. Depuis trois mois, elle est la cible d'injures et d'insultes soit au collège, soit par SMS sur son téléphone portable. L'adolescente vit en silence ce harcèlement. Une après midi, elle décide d'en finir et se suicide ... C'était en mai 2006 dans une petite ville américaine.

L'étymologie nous aide : l'insulte – en latin du moyen-âge, c'est saltare : partir à l'assaut. L'injure, c'est au XIIe siècle porter l'injustice, faire tort. Outrager c'est accabler.

L'injure tend à la déshumanisation symbolique. Elle autorise ensuite tout.

Elle porte aujourd'hui un caractère sexuel très marqué et stigmatise : les filles, les minorités sexuelles ...

Pourtant ...

Le français contemporain des cités et l'injure

Boris Vian, alors ingénieur en normalisation à l'AFNOR, rédigeait en 1944 une norme (qui ne fut jamais publiée) sur l'injure. Avec la précision de l'ingénieur qu'il était, il détailla la subtilité de l'injure selon qu'on l'adresse à un magistrat ou un simple passant. C'était bien sûr de l'humour, mais cette anecdote insiste sur le caractère subjectif de l'injure. Elle existe si elle est ce "projectile verbal" désigné dans la communication précédente, donc si elle s'adresse à une personne avec la volonté manifeste de faire mal.

Je suis du Sud Ouest. Si je dis "Oh c..." sur un ton affectueux, croyez-moi, ce n'est pas une insulte ni une injure.

C'est aussi un langage adolescent et bien sûr adulte.

Un langage qui prend des formes diverses. Il peut emprunter au verlan. Nous sommes alors dans les années 70. Plus près de nous, grâce au Hip hop, au slam et au Rap, il emprunte la métaphore. Les parents sont des « fossiles », une belle fille est une gazelle et une fille qui est laide est un thon ou un findus.

On revient aussi aux mots anciens : la thune. Mieux, on invente avec une rigueur de grammairien un langage gommant les règles de conjugaison et de syntaxe : les meufs, la teuf, à donf ... Les verbes se font invariables : chouraver, l'adulte pratique l'apocope (la suppression de la fin du mot) : pétasse, patsé, et l'ado. L'aphérèse (la suppression du début du mot) : problème / blème. C'est ainsi que naît le FCC : français contemporain des cités.

C'est un langage créatif, crypté et identitaire. Mais voilà : ouah, la meuf. C'est une vraie gazelle. T'as vu l'autre, c'est un thon, un findus ...

Est-on dans l'injure ? Où se situe la violence ? Est-on enfin dans le langage et dans l'une de ses caractéristiques : celle de l'évocation ?

Elle peut être dans l'exclusion comme dans la façon de décrire.

Nous sommes dans le langage adolescent comme nous pouvons d'ailleurs basculer dans la grossièreté pris comme un plaisir régressif.

L'adolescent et la recherche de la limite

Le goût immodéré de l'adolescent pour l'injure peut générer des tensions avec l'adulte qui ne sait pas faire la part entre ce qui est un langage à vocation identitaire, une maladresse d'un ado. qui se construit et ne sait exprimer des sentiments en rapport avec l'amour, la sexualité, et une réelle violence verbale.

Rappelons-nous que le vécu d'adolescent est complexe. Il est un exil durant lequel le jeune va quitter son corps et son territoire d'enfant pour structurer une identité. Rare sont ceux qui subliment cette recherche. Pour beaucoup cela se fait dans la souffrance, d'autres choisissent la provocation et le rejet.

L'adolescent a besoin d'inventer une langue, d'y habiter, d'y loger le pulsionnel et la vraie vie.

Tout cela pour écrire qu'il ne faut pas se situer dans le registre de l'interdit et de la sanction dès qu'un propos, une phrase semble constituer une injure ou une violence verbale.

Ce serait manquer de subtilité. Ce serait ériger la référence de l'adulte dans un univers verbal identitaire que ce même adulte ne comprend pas. Le désormais célèbre « Nique ta mère » n'a pas le même sens selon qu'il est prononcé dans une rue entre deux gamins de 10 ans qui jouent et se disputent et deux adultes au volant chacun d'une voiture.

Sanctionner – ne pas sanctionner

La réponse est sans équivoque. Il faut sanctionner la violence verbale si elle agresse, si elle marque le manque de respect envers l'autre.

Cependant, cette sanction doit être d'un autre ordre et d'une autre logique que celle issue de l'application stricte du règlement intérieur.

Elle doit déboucher sur la prise de conscience de cette violence et la recherche d'un autre mode d'expression.

Soyons plus concret.

Le règlement intérieur suffit-il à sanctionner l'injure et la violence verbale ?

La réponse est non. La hiérarchie de la transgression n'y est pas lisible. Or, nous sommes pourtant dans ce registre. Tout n'est pas à sanctionner. Les sociolectes c'est-à-dire les langages utilisés fussent-ils choisis par provocation, ne constituent pas des injures ou des incivilités même s'ils dérangent ou déplaisent. Par opposition, l'irrespect qui peut ne pas être compris de premier abord comme une injure doit l'être.

Un nouveau corpus de règles doit donc être énoncé. Il est lié au symbolisme du portail : le portail qui permet d'entrer ou de sortir de l'établissement.

Dans l'enceinte de l'établissement, la règle est celle du respect de l'autre, mais aussi du respect du statut. Le statut d'élève ou le statut d'enseignant. Chacun doit affirmer cette exigence. Elle pourra être réalisée par exemple lors de la première journée par un rappel du principal du collège, du proviseur d'un lycée. Elle le sera ensuite en classe par l'enseignant.

L'irrespect, l'injure, l'insulte ... doivent avoir leur sanction : l'exclusion de la classe, une retenue. Mais elle doit surtout être suivie d'un dialogue.

Il faut que l'adolescent sache reconnaître ce qu'il a exprimé

La violence verbale peut être gratuite, prononcée sans réellement en mesurer les conséquences. Les 9 adolescents américains qui furent interpellés à la suite du suicide de Phoebe ne souhaitaient pas la mort de la jeune fille. Certains en faisaient un jeu, d'autres voulaient l'exclure et lui faire comprendre cette exclusion. Mais aucun ne pensait à de la violence.

Il faut pouvoir civiliser l'injure en donnant un temps d'explication :

- « tu as été insultant »
- « tu t'es entendu ? »
- « je veux comprendre pourquoi »

- « qu'elle est ta souffrance »
- « as-tu compris le mal que tu as fait ? »

Il faut pouvoir écouter sachant que la sanction elle, demeure.

D'autres initiatives peuvent être tentées pour canaliser cette violence verbale lorsqu'elle n'est qu'un langage, une forme d'expression et de provocation :

- la charte du sortir ensemble
- ouvrir les portes de l'établissement à d'autres formes d'art oral : le slam, le rap, le hip hop, soul ...
- le rappel à la loi : pas d'injure, pas de propos racistes, sexistes, homophobes
- les ateliers théâtre

sont d'autres formes facilitant l'expression.

Au-delà de 6 – 7 ans

- ✓ le mensonge : il s'agit de mensonges utilitaires ou de mensonges névrotiques destinés à compenser au niveau de l'imaginaire une frustration, une infériorité, absence ...). Il pourra s'agir vers 11 – 12 ans de fabulation.
- ✓ le vol après cet âge peut marquer un sentiment de défaillance de l'environnement (l'enfant comble un manque).
- ✓ Les facteurs affectifs (carence ou séparation) sont presque toujours présents dans la genèse des comportements de vols répétitifs. Mais ils ne caractérisent pas un comportement violent.



- ✓ le vol après 7 ans marque souvent une carence affective très forte, une réaction à une séparation. Il peut être associé à d'autres comportements : fugue

A noter l'importance des crises de colères impulsives et anxieuses. Lorsque ces enfants sont peu à peu submergés par les obsessions et prisonniers des actes compulsifs éreintants, l'angoisse et la détresse sous-jacentes ne sont contenues que de manière provisoire et modérée. D'où la fréquence élevée d'explosions émotionnelles, de crises aiguës de colères avec insultes, de bris d'objets et parfois de coups et blessures dirigés vers les proches avec forte culpabilité a posteriori. Ces phénomènes de colères se manifestent classiquement lorsque les rituels sont perturbés, voire empêchés, volontairement ou involontairement, par l'entourage.

Après 10 ans

- ✓ La prévalence du T.O.C. chez les enfants et adolescents est comprise entre 0,5 et 3 %. Les premiers symptômes d'obsessions et de compulsions apparaissent généralement autour de l'âge de 10 ans, avec une prédominance masculine dans les formes pré pubères.

- ✓ Près de 75 % des enfants souffrant de T.O.C. présentent également un autre trouble psychiatrique. Il s'agit principalement de l'association à d'autres troubles anxieux : attaques de panique, angoisse de séparation, troubles anxieux généralisés ou phobiques.

Les phases d'opposition chez l'adolescent

- ✓ Crise d'originalité juvénile : La phase pubertaire marque le début de la crise juvénile. Elle apparaît dans les deux sexes, débutant vers 10-11 ans et se terminant vers 15-16 ans.

Trouble des conduites chez l'adolescent

- ✓ Au contraire, dans les crises juvéniles sévères, l'acceptation de l'image de soi est difficile. En consultation, le praticien semble flottant, incertain, décevant aux yeux de l'adolescent. Trois tableaux caractéristiques sont décrits :

- La névrose d'inhibition, avec des inhibitions multiples, une difficulté à s'exprimer, une crainte de la personne du sexe opposé, une inhibition intellectuelle et sociale avec souvent des traits phobo-obsessionnels.
- La névrose d'échec avec échec scolaire, échec sentimental, expression brutale

- ✓ Le doute de l'adolescent sur l'authenticité de soi et de son corps. L'adolescent hésite à assumer son corps au point d'avoir constamment un doute et un besoin de réassurance. La crainte d'être observé, les longues stations devant le miroir en sont les expressions les plus manifestes.
- ✓ L'AGIR ET LE PASSAGE A L'ACTE : souvent mal accepté par la mère et plus rarement le père (pour qui cela "est trop tôt") : choix de voyager, courtes fugues

→ une face individuelle se caractérisant par l'affirmation de soi avec exaltation, une contemplation et une découverte du Moi comparable à la découverte du corps chez le bébé. Elle peut se traduire par un goût de la solitude, du secret, par des excentricités vestimentaires, comportementales,

d'interdit surgissant de l'inconscient, refusant le succès que semble souhaiter le conscient. La pensée devient perturbée, labile, instable, investie par des problèmes névrotiques ;

- La morosité, qui n'est ni la dépression ni la psychose, mais un état proche de l'ennui infantile : "je ne sais pas quoi faire, à quoi m'intéresser, à quoi jouer, etc.". C'est un état qui manifeste un refus d'investir le monde, les objets, les êtres, la sexualité, plutôt qu'une perturbation thymique véritable. La vigilance est de mise en raison des risques passages à l'acte : fugue ou délinquance, drogue, suicide.

- ✓ L'entrée en jeu de la tension génitale ou de la masturbation. L'évolution vers la sexualité adulte est parfois difficile à assumer, source de culpabilité. Les premières expériences auto-érotiques ou les premières relations sexuelles suscitent parfois des inhibitions considérables. La puberté donne de nouveaux moyens, psychiques et physiques, de s'affirmer face aux parents. Cette nouvelle capacité doit être gérée, assimilée, ce qui demande du temps.
- ✓ Ces crises sévères doivent cependant être distinguées des aspects dissociatifs où l'image de soi n'est plus acceptée du tout, et où, en plus, on observe parfois une division de la personnalité avec des bizarreries sortant du cadre de la simple originalité. Une schizophrénie débutante doit naturellement être évoquée, mais sans précipitation, et une consultation spécialisée s'impose. Le devenir avec le temps semble un des meilleurs critères diagnostiques.
- ✓ hétéro-agressivité : nous ne sommes plus en réalité dans les troubles du comportement mais dans des conduites prédélinquantes. Il peut s'agir de vols, actes de vandalisme, violence intrafamiliales
- ✓ l'auto agressivité bascule rapidement vers les troubles du comportement si elle n'est pas détectée et gérée :
- ✓

langagières ou épistolaires. La pensée est avide d'inédit et de singulier. La passion de réformer, de moraliser ou de bouleverser le monde est intense. Plusieurs degrés existent.

- Une face sociale se manifestant par la révolte juvénile : révolte à l'égard des adultes, des systèmes de valeurs et des idées reçues. Les adolescents adressent deux griefs à l'égard des adultes : leur manque de compréhension et le fait qu'ils attendent à leur indépendance. En fait, il s'agit d'une révolte vis à vis de tout ce qui peut gêner cette affirmation de soi

→ l'auto agressivité.

- ✓ l'auto mutilation impulsive. Les automutilations impulsives : brutalement, parfois après une montée d'angoisse ou d'agitation aisément perceptible, l'adolescent attaque son corps avec plus ou moins de violence (couteau, lame de rasoir, verre cassé). Il se taillade alors les bras, le dos des mains, les poignets, voire même le visage, la poitrine. L'acte de se couper est le plus fréquent. Viennent ensuite les brûlures avec les cigarettes.
- ✓ Toutes ces conduites représentent des modalités de fuite, de mise à distance, d'une tension interne avec le besoin de vérifier dans la réalité la distanciation avec ses relations objectales plus ou moins conflictuelles établies durant l'enfance. Plus ce besoin sera grand, plus la réalisation sera brutale et plus elle prendra une forme pathologique. Le doute et l'incertitude quant à sa propre identité amènent l'adolescent à vivre, à se sentir exister en partant ailleurs, à rechercher de nouvelles identifications qu'il ne peut pas rencontrer là où il vit. Comme l'a fait Ulysse, il faut être parti pour revenir !
- ✓ Ces conduites s'observent volontiers chez les adolescents qui ne disposent pas d'autres moyens que l'agir et le passage à l'acte pour fuir une situation de tension. Ceci est particulièrement vrai pour les fugueurs à répétition chez lesquels on retrouve volontiers d'autres modes de passage à l'acte à type de délits, de TS ("je me casse"), de prises de drogues et pour lesquels le diagnostic de tendance psychopathique est fréquemment évoqué.
- ✓ Elles s'observent également chez les

- addictions
- comportements à risque
- auto mutilation : D'autres conduites symptomatiques s'associent fréquemment : conduites anorexiques ou boulimiques, état dépressif, difficulté sexuelle, tendance toxicomaniaque. Il s'agit bien souvent de personnalité perturbée : organisation prépsychotique voire psychose, psychopathie grave. On retrouve de graves carences dans l'image de soi et d'objet. D'autre part l'externalisation des affects et la mise en acte constituent le moyen privilégié de lutte contre l'angoisse. Les automutilations chroniques surviennent dans un tout autre contexte. Il s'agit d'adolescents profondément encéphalopathes qui ont déjà présenté de telles automutilations dans leurs antécédents. L'émergence de la maturité génitale, en particulier chez le garçon, peut modifier ces conduites. Elles se centrent alors autour de la masturbation intempestive qui présente d'ailleurs parfois une certaine dimension auto agressive. Ces automutilations chroniques peuvent avoir une signification variable : recherche d'une limite du soi corporel, recherche d'une autostimulation.

adolescents pour qui le deuil des images parentales (normal à l'adolescence) devient pathologique et source de dépression. Celle-ci ne peut être assumée autrement par l'adolescent que par une séparation concrète de son milieu parental ou de son équivalent. Ces conduites se rencontrent enfin chez les adolescents dont les troubles d'identité sont au premier plan, pouvant même révéler un état limite ou même psychotique.

La délinquance proprement dite est une notion relative de caractère à la fois juridique, social et moral, donc variable selon les temps et les lieux. La délinquance est une forme d'inadaptation sociale à un moment donné, en un lieu donné, laquelle peut traduire mais non toujours bien sûr, des difficultés d'ordre psychologique voire des troubles psychopathologiques.

On ne peut lui attribuer les caractéristiques des troubles du comportement. Le propre de l'acte délinquant est son côté volontaire, pensé.

Elles peuvent être un trouble des conduites sociales. Mais pénalement, ce caractère ne minore pas la responsabilité.

Des conduites délinquantes se voient surtout lors de la période d'adolescence, laquelle est en effet une étape particulièrement délicate, angossante, mettant à rude épreuve le sujet dans ses relations interpersonnelles et sociales. Il n'est pas rare que la délinquance de l'adolescent survienne après un ensemble de manifestations plus précoces intra et extra familiales où se retrouvent, à des degrés divers, certaines tendances antisociales qui s'expriment par exemple par des comportements agressifs, une tendance à détruire, des vols, certains mensonges, des difficultés scolaires, etc.

Les conduites délinquantes

Les fugues et les vagabondages : l'abandon du domicile familial signe le malaise du sujet dans sa famille. Ce malaise est toujours intense et préoccupant en raison soit des perturbations affectives de l'adolescent, soit de conditions familiales très négatives.

Les vols, les dégâts matériels posent des problèmes différents selon l'âge de l'adolescent, leur type, leur importance, leur fréquence chez le même sujet. Il est habituel de noter que les vols extra familiaux suivent des vols à l'intérieur de la famille. Plus l'enfant grandit, plus le côté utilitaire et en même temps agressif et antisocial du vol augmente.

Les comportements violents (les délits de violence sont en augmentation) sont en général le fait de garçons d'un certain âge. Il peut s'agir de coups et blessures, voire d'homicides, certes rares mais non exceptionnels. Ces derniers peuvent signer une absence pathologique grave de contrôle des pulsions agressives, mais parfois la volonté d'agression n'est pas manifeste et fait place à la peur. Chez les jeunes enfants, la relation entre l'acte agressif et ses conséquences peut être mal perçue. Certains comportements sexuels "antisociaux": viols (souvent collectifs), attentats à la pudeur, incitation à la débauche, etc. sont à replacer au sein des difficultés ou des perturbations de la maturation sexuelle et affective des sujets.

A propos des toxicomanies juvéniles, les prises de drogues par les adolescents a en règle une double signification psychologique et sociale. Elles représentent à la fois un moyen de lutte contre leur malaise, leur angoisse personnelle, leurs affects dépressifs. C'est aussi une occasion de transgresser certaines règles sociales et de créer un univers nouveau avec son rituel, ses règles propres. Il est essentiel de bien distinguer l'utilisation occasionnelle de drogue, relativement fréquente à cette période même si elle n'est pas du tout à banaliser, de la toxicomanie juvénile avérée qui se caractérise par une escalade d'absorption de drogues aboutissant à une consommation quotidienne qui entraîne une dépendance psychologique et le plus souvent physique.

En matière de délinquance en groupe, il y a lieu d'évaluer dans quelles conditions elle a eu lieu : conduite occasionnelle de rassemblements, de manifestations sous-tendues par une idéologie ou

un intérêt commun (musique, moto, politique, etc..) ayant donné lieu à de la "casse"? Ou s'agit-il d'une activité répétitive, en bandes plus ou moins organisées, surtout urbaines ou suburbaines ?

Il s'agit d'un trouble sévère de la personnalité marqué par des passages à l'acte violent, répétitifs ne faisant pas l'objet d'une véritable culpabilité et par une intolérance massive à la frustration et des difficultés relationnelles profondes liées à une incapacité à maintenir de manière positive un attachement prolongé à quelqu'un. Parfois l'association de sadisme, d'une indifférence totale par rapport aux conséquences des conduites fait parler d'enfants ou d'adolescents pervers. Le rôle des carences et frustrations affectives précoces massives apparaît majeur dans la genèse de la psychopathie.

Chez les délinquants névrotiques, la conduite antisociale est occasionnelle, peu claire, inhibée, bloquée, inachevée du point de vue du but à atteindre. On trouve chez ces patients des sentiments de culpabilité assez vifs et un certain besoin latent d'être puni. La conduite « antisociale » paraît bien être, comme un symptôme névrotique, une espèce de

Une phase juvénile difficile, une période d'adolescence particulièrement conflictuelle et angoissante peut être génératrice de passages à l'acte. Les passages à l'acte représentent-ils un moyen d'éviter l'abord des conflits et des contradictions internes ? S'agit-il d'un recours très occasionnel ou plus systématique de ce mécanisme d'externalisation du conflit, déplaçant vers l'extérieur, dans des conflits externes, ce qui ne peut être abordé à l'intérieur de soi ?

La personnalité du délinquant peut apparaître comme normale, indemne de tout conflit important. Le comportement antisocial (en règle unique ou peu fréquent) s'inscrit alors dans un contexte de circonstances particulièrement génératrices de passages à l'acte ou dans un climat familial ou social où il apparaît très réactionnel à celui-ci. Il faut donc se garder de psychiatriser à tort de telles conduites "antisociales", mais aider de tels sujets à sortir de leur phase tumultueuse de maturation, sans les faire tomber dans la stérile et stigmatisante nosographie de la "personnalité délinquante", car à l'adolescence surtout, le plus souvent tout est possible et rien n'est figé dans une "structure délinquante".

Les adolescentes ne sont pas de grandes personnes

Pourquoi affirmer cela ?

Non pour dévaloriser les filles mais pour rappeler que notre regard d'adulte peut parfois être faussé sur les adolescentes.

Aujourd'hui la puberté arrive quand elles sont en classe de 6^e ou 5^e

Les voici projetées très vite dans des comportements adultes. Il y a un décalage entre une précocité physiologique et intellectuelle et une immaturité affective.

Les mères cherchent souvent à s'en faire des copines, partageant avec elles des préoccupations d'adultes sur le corps, les habits, l'esthétisme alors que justement elles n'ont que 13 ans, n'ont pas complètement oublié leurs poupées et quelques doudous d'enfants. Les peluches ne sont d'ailleurs jamais très loin dans leur chambre.

Un monde des adultes qui d'ailleurs les considère comme des consommatrices et des prescriptrices.

« Etre une fille, c'est compliqué ». Il faut faire attention à son apparence. Mais dans un même temps, on doit se méfier des garçons qui ont vite fait de vous placer une étiquette dans le dos. On valide alors ce que l'on est ou aimerait être sur internet car le temps n'est plus à la discussion avec les parents.

On apprend également assez rapidement à douter de « la meilleure copine » à partir de l'instant où l'on apprend quelle s'est empressée de répéter un secret.

La vie affective est aussi source de complication. L'entrée dans la sexualité n'a pas été facilitée par la liberté de la contraception. Les filles, dit-on, draguent plus, sont plus actives dans les relations amoureuses, n'hésitent pas à déclarer leur flamme aux garçons alors qu'elles restent très fleur bleue, ont une vision idéalisée de la relation amoureuse.

Et face à elles, elles ont leur mère qui après avoir vécu une grande liberté sexuelle, vit seule, choisissent de se consacrer à leur vie professionnelle, délaissant leur apparence physique.

L'angoisse de la séparation reste forte chez les adolescentes

Une angoisse qui pourtant est méconnue des parents. Leur fille dialoguant sur internet, partageant une intimité avec leurs copines, ils peuvent estimer qu'ils n'ont plus leur place.

Or il faudrait au contraire qu'il y ait des temps de dialogue, des espaces de parole, des moments d'intimité avec une enfant-adolescente qui découvre qu'elle n'est plus celle qu'elle était ce matin, et ne sait pas ce qu'elle sera ce soir.

Car il n'y a pas plus angoissant que ce changement qui s'impose à vous. Changement dans son corps, changement dans son apparence, changement dans ses centres d'intérêt. Tout se bouscule avec ces adultes qui vous voient pour ce que vous n'êtes pas ou ne voulez pas être.

L'anxiété, les troubles alimentaires, la dépression sont alors classiquement associés à cette période.